

Revue de presse *Je pars sans moi*

Théâtre national de La Colline

Du 17 janvier au 12 février 2023



©Laurent Schneegans

Le journal d'Armelle Héliot

<https://lejournaldarmelleheliot.fr/isabelle-lafon-largue-nos-amarres/>

Armelle Héliot – 19 janvier 2023

Isabelle Lafon largue nos amarres

Un moment, pas même une heure, qui subjugué. Mais allez expliquer « Je pars sans moi », déambulation, sur un plateau, de l'auteure comédienne et de Johanna Korthals Altes.

Il y a des artistes dont on comprend les spectacles, les recherches, le jeu, des artistes qui nous touchent, nous bouleversent de leur seule présence. On est subjugué, mais en éveil. Il ne s'agit pas de fascination, mais d'éveil. On écoute, on regarde, on accepte, on suit. Mais après, c'est comme si le sens, trop subtil, trop évanescent, s'était effacé. Et l'on est bien en peine de parler intelligemment de ce que l'on a vu, ressenti, compris.

Silhouette nerveuse, plutôt petite, brune aux cheveux courts, Isabelle Lafon nous conduit toujours sur d'étranges chemins. Escarpés, dangereux. Elle appuie son travail sur des recherches profondes, des lectures, des rencontres, des questions.

Mais tout est diffus, elliptique dans ses dialogues. Ne comptez pas sur elle pour des conférences ou d'oiseuses considérations. Tout est transmué, chez elle.

Pour *Je pars sans moi*, tout un programme, une formule à la fois cocasse et angoissante, elle a conduit ses pas du côté des œuvres du psychiatre Gaétan de Clérambault et des écrits de Fernand Deligny. Mais c'est à Yanis Benhissen, 8 ans, qu'elle emprunte le « *Je pars sans moi* », suivi de « *Puis-je aussi vous demander de nous attendre là-bas ?* » Il travaillait alors avec le poète Patrick Laupin.

Du pied du plateau nu de la petite salle de la Colline, où se dresse, se donnant sur rien, une porte qui a bien sûr son importance dans les considérations des deux « personnages » que l'on suit : Isabelle Lafon et sa complice de jeu, grande et rousse, Johanna Korthals Altes.

Un charme opère. Et, ainsi qu'on l'a précisé, ce charme agit sur les crânes : on comprend, on suit, on se balade aux abords d'une folie qui transfigure les mots, le langage en général. On sourit, on rit pas mal. On comprend les blancs, les suspens, les ellipses. Quel est ce miracle. Allez-y voir, on ne saurait en dire plus.

Sceneweb.fr

<https://sceneweb.fr/je-pars-sans-moi-conception-disabelle-lafon/>

Anaïs Heluin – 19 janvier 2023

Isabelle Lafon, folle à relier

Dans *Je pars sans moi*, Isabelle Lafon emmène avec elle sa complice Johanna Korthals Altes aux frontières d'un monde à la fois proche et inconnu, peuplé de dangers : celui de la folie. À partir des mots d'une femme internée à la fin du XIX^{ème} siècle à Sainte-Anne, elles se fraient un chemin passionnant, délicat vers leurs propres vertiges.

Pour aborder la femme dont elle ne connaît pas le nom – elle n’aime pas dire qu’elle est « anonyme » – mais dont les *Impressions d’une hallucinée* la bouleversent, Isabelle Lafon entre en scène avec la même inquiétude et la même urgence que lorsqu’elle partage les mots de personnes plus connues. Des femmes, toujours : Anna Akhmatova, Monique Wittig, Virginia Woolf, Marguerite Duras... Dès qu’elle apparaît à cour avec, presque collée à elle, la comédienne Johanna Korthals Altes qui est de toutes ses pièces depuis *Journal d’une autre* (2008), elle affirme d’ailleurs la dimension intime, existentielle de cette nouvelle création, *Je pars sans moi*. « *Je suis émue...* », dit-elle à Johanna dans un tremblement, avec une appréhension bien visible à entrer en scène. Comme si sur ce plateau l’attendaient des charbons ardents, un trou noir ou quelque autre danger très grand mais aussi très attirant car plein d’un inconnu et donc de possibles inédits.

Dans cette pièce comme dans toutes celles qu’Isabelle Lafon a créé depuis 2002 avec sa compagnie Les Merveilleuses, ces possibles désirés autant que redoutés sont des rencontres, des croisements d’univers qui n’auraient pu se faire autrement que sur un plateau, face à des spectateurs. Avec *Je pars sans moi*, c’est vers la folie, vers les fous ou prétendus tels que se dirige la metteure en scène et interprète – elle ne se considère pas autrice de ses spectacles, préférant dire que tous ses collaborateurs en nourrissent l’écriture autant qu’elle, de même qu’ici le psychiatre Gaëtan Clérambault et l’éducateur et écrivain Fernand Deligny. La femme dont Isabelle ne connaît pas le nom, qu’elle va nommer « Mademoiselle M*** » pour mieux la sentir et l’approcher est en effet traversée un jour par « *un vent de folie* ». Après son dialogue à cour avec Johanna, où toutes les deux convoquent pêle-mêle des souvenirs, des anecdotes plus ou moins personnelles qui les relie à la folie, la metteure en scène accueille en quelque sorte en elle une part de cette inconnue dont elle découvre les mots magnifiques et étonnants dans *L’Encéphale*, revue de référence en psychiatrie francophone.

Un instant, cette femme née en 1853, qui se retrouve internée parce qu’elle entend des voix est parmi nous. Très peu de choses ont changé dans la voix de la comédienne, dans ses gestes, mais c’est certain, Isabelle Lafon n’est plus seule en elle-même lorsqu’elle dit qu’elle veut prendre son manteau et s’en aller, quand elle se dirige vers la porte dressée au milieu du vide, unique décor de la pièce. En revenant au duo après plusieurs pièces aux distributions plus vastes, Isabelle Lafon nous fait ainsi entrer dans la fabrique de son théâtre. En mettant en scène sa relation complexe avec Mademoiselle M*** et tous les malades qu’elle, Johanna Korthals Altes et leur assistante à la mise en scène Jézabel d’Alexis ont rencontré dans les livres, dans les hôpitaux et dans la vie pendant leurs recherches, elle nous donne à voir ce qu’est le jeu pour elle : l’occasion de convoquer l’Autre, à la fois en soi, auprès de soi et face à soi.

À plusieurs reprises pendant le spectacle, le spectateur et Johanna assistent à l’arrivée de Mademoiselle M*** en Isabelle Lafon. Laquelle voit, toujours avec la salle, Johanna se laisser habiter par ses amis qui vivent dans des livres et dans des archives : une patiente de l’Asile psychiatrique de Saint-Alban, une certaine Babette, couturière de 55 ans aimant un prêtre d’une passion dévorante ou encore François Tosquelles, « *ce grand psychiatre catalan (...) né dans un moment très sombre de l’histoire au croisement des deux guerres* » inventeur de la psychothérapie institutionnelle... Tour à tour, chaque artistes placent donc sous le regard de l’autre et du spectateur ce qui d’habitude reste dans les coulisses : l’apprivoisement entre l’acteur et son personnage, ce moment de tête-à-tête qui n’est pas sans rapports avec les dissociations et autres dérives du comportement que l’on découvre chez Mademoiselle M*** et les autres. Ne théâtralisant leur geste qu’un minimum, mais faisant remarquer tous les éléments qui placent *Je pars sans moi* dans l’espace-temps particulier du théâtre – la porte

surtout est l'objet de bien drôles répliques et situations—, Isabelle et Johanna interrogent leur geste autant qu'elles se questionnent sur les personnes qu'elles évoquent dans leur spectacle.

[Avec le naturel dont faisait preuve la Marguerite Duras des *Imprudents* \(2022\), la précédente pièce d'Isabelle Lafon](#), à rencontrer des mineurs, des strip-teaseuses et des orphelins, les deux actrices créent un carrefour entre des univers et des époques diverses. Riche en heureux frottements, en correspondances inattendues, ce monde pluriel qui semble s'inventer sous nos yeux porte l'utopie d'une société en tout horizontale, régie selon les principes de la curiosité et de l'hospitalité. En se déployant presque dans un murmure, au rythme heurté, souvent très rapide de la parole d'Isabelle et de Johanna, cet univers plein de poésies singulières apparaît dans une forme d'urgence. Contre l'indifférence, contre l'intolérance, il surgit tel un édifice construit dans la nuit, à l'abri des regards mauvais et avec l'espoir de durer autant que possible.



©Laurent Schneegans

Mediapart

Jean-Pierre Thibaudat

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/190123/isabelle-lafon-et-johanna-korthals-altes-la-folie>

Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes à la folie

Nourries des textes et expériences de psychiatres novateurs depuis Clerambault jusqu'à Oury en passant par Deligny, sur des propositions d'Isabelle Lafon, dans « Je pars sans moi », les deux actrices traversent deux siècles à travers des textes et des destins dont la folie est l'ordinaire. Une soirée folle.

Si j'en crois leurs biographies, *Nous demeurons*, le premier spectacle réunissant Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes mettait déjà en scène des récits de personnes aliénées de la fin du XIXe siècle. Je n'ai pas vu ce spectacle. Je les ai rencontrées un peu plus tard dans *Deux ampoules sur cinq*, spectacle inoubliable qui se déroulait dans le terrier du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, spectacle magique dans ce sous-sol tout aussi magique où les spectateurs éclairaient les deux actrices avec des lampes torches. A travers les écrits de Lydia Tchoukovskaia sur la grande poétesse russe Anna Akhmatova et et leurs nombreuses conversations, les deux actrices racontaient l'amitié entre Lydia et Anna. Depuis Isabelle et Johanna ne se sont jamais quittées.

On retrouvait Johanna, seule avec Isabelle ou avec d'autres dans les spectacles qui allaient suivre : *La Mouette* de Tchekhov, *Bérénice* de Racine , *Met my try* d'après Virginia Woolf, *Vues lumière*, la trilogie *Les insoumises* regroupant le spectacle sur Akhmatova, celui sur Woolf et enfin *L'Oppopanax* de Monique Wittig où, cette fois, Isabelle Lafon était seule en scène, et récemment *Les imprudents* d'après les dits et les écrits de Marguerite Duras. Et les voici de nouveau toutes les deux, seules en scène, dans *Je pars sans moi*, une création qui renoue avec l'approche de leur tout premier spectacle puisqu'elles puisent principalement dans des travaux du psychiatre Gaétan de Clérambault et des écrits de Fernand Deligny dont l'édition des œuvres, établie par Sandra Alvarez de Toledo, est parue aux Editions l'Arachnéen il y a quelques années.

A la table chargée de livres d'Anna et de Lydia d'hier succède aujourd'hui une porte posée sur un plateau nu dont il sera plusieurs fois question. Le titre du spectacle est le début d'une phrase extraordinaire de Yanis Benhissen (extraite de *Le livre de Yanis. Livre de rencontre dans les écritures avec Patrick Laupin*, éditions La rumeur libre) dont la totalité dit le mouvement follement binaire du spectacle : «*Je pars sans moi, Tu n'as qu'à m'attendre là-bas* ». Dedans et dehors, ici et là, avec et sans, un jeu de renversements permanents.

Une folie follement douce, attentionnée. Qui coagule tout, les identités et les siècles. Johanna parle d'une couturière de 55 ans amoureuse d'un prêtre depuis l'âge de 17 ans. « *Un prêtre magnifique qui fait penser avec ses yeux bleus à Jean Oury* » (fondateurs de la clinique de La Borde qu'il dirigea jusqu'à sa mort) . On entre dans cette histoire comme dans un moulin, la couturière finit par « croquer » le sexe du prêtre resté sans voix après qu'un jour elle lui ait dit ses poèmes, raconte-t-elle au docteur Clérambault à la fin du XIXe siècle , et aujourd'hui à nous. Les temps, les siècles se mêlent, la porte dressée en arrière-plan sur la scène est comme une balise. Johanna parle longuement du psychiatre catalan François Tosquelle, Isabelle parle de son grand-père. On entre dans des histoires qui cohabitent, se mêlent, à un moment on entre dans l'hôpital psychiatrique de Saint Alban. Ça va, ça vient, ça traverse.

Vers la fin, Isabelle et Johanna sortent la porte en coulisses. Après avoir si intimement surfé avec l'extrême fragilité des êtres, il est temps de danser sur le plateau nu comme un parquet de bal.

Dans son texte *Les vagabonds efficaces*, Fernand Deligny raconte ces jours où il recevait dans un ancien théâtre qu'avait été celui de Dullin. « *Quelquefois, en arrivant, vers neuf heures, je voyais un mur abattu. Albert S. m'attendait, assis en face de ma table. Il avait frappé. Je n'avais pas répondu. La porte était fermée. Alors, il avait abattu le mur d'un coup d'épaule.* » Ensemble ils remettaient en place les planches du mur, car le propriétaire du lieu leur cherchait noise. Deligny poursuit : « *Albert S avait dix-neuf ans, un mètre quatre vingts. Il était nègre et pupille de cette Assistance publique dont il cassait la figure aux directeurs départementaux. Il disait : « Tu rigoles, Deligny, tu ne me veux pas ? Tu viens boire un crème ? » Histoire de voir si je n'étais pas un peu directeur de quelque chose sur les bords et dans le fond.* » Le théâtre d'Isabelle Lafon, c'est cela : « *sur les bords et dans le fond* ».



©Laurent Schneegans

Revue Transfuge

<https://www.transfuge.fr/2023/01/16/isabelle-lafon-et-la-folie-des-autres/>

Isabelle Lafon et la folie des autres

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

16/01/2023 - [numéro 164](#) Critique

Dans leur nouvelle création, *Je pars sans moi*, Isabelle Lafon et sa complice de longue date, Johanna Korthals Altes, essayent, à leur manière poétique et humaine, de traiter de la folie. Rencontre en répétition.

Devant un immeuble assez neutre, du XXe arrondissement de Paris fait de béton, de barres de métal et de verre Isabelle Lafon, portant mitaines et grand manteau, arrive, un vieux tabouret rouge sous le bras. Tout dans son attitude, sa démarche, sa voix douce, est déjà un poème. Elle a cette authenticité qui fait merveille au plateau, cette loufoquerie onirique qui donne à ses spectacles un supplément d'âme, une intelligente artisanale, intuitive. Elle nous prévient, avec délicatesse, que l'on ne peut rester sans bouger, en ce lieu, trop longtemps. Comme dans tous les lieux publics, le chauffage est *a minima*. Toutefois débrouillarde et pugnace, elle a apporté une thermos et sert, à chacun, une tisane au thym, particulièrement bienvenue en ces temps glacés.

Travaillant sans relâche le texte, revenant inlassablement sur les idées de la veille, c'est à la table que nous convie la metteuse en scène. « Nous avançons avec Johanna, explique-t-elle, par étapes nous essayons des choses. La folie n'est pas un sujet facile. Elle est multiple et ne peut se résumer à quelques symptômes. Ce qui nous intéresse en particulier, c'est le regard que portent les fous sur eux-mêmes, cette façon que certains ont de prendre de la distance avec leur corps, leur être. C'est en découvrant le travail formidable publié au Frénésie Éditions de Gaëtan Gatian de Clérambault, un psychiatre du début du siècle dernier, que nous avons été saisis par la personnalité d'une de ses patientes, Mademoiselle M, qui dans un texte se raconte tout en parlant d'une autre. » L'artiste marque un temps, cherche méthodiquement dans un tas de feuilles en vrac, certaines sont écornées, d'autres couvertes d'écriture, puis se tourne vers sa comparse qui lui tend le livre en question. C'est étonnant de voir la complicité de ces deux femmes, cette manière unique qu'elles ont de travailler, bien que très différentes. L'une cherche à donner vie à ces récits d'antan, à ces femmes qui, pour des raisons très différentes ont dû consulter un psychiatre, l'autre préfère archiver, compiler les récits.

Rien n'est encore prêt, mais déjà le duo lâche la bride, se lance sur un plateau improvisé. Deux portes, deux chaises suffisent au voyage. Au bruit d'une course de chevaux, Isabelle se glisse dans les mots de l'animateur. Sa voix l'emporte. Elle raconte son grand-père, qui l'amenait petite sur les champs de courses. Elle se fond dans le corps de mademoiselle M. L'une est l'autre, l'autre est l'une. Elles se confondent, se mélangent. Puis c'est au tour de Johanna de prendre la parole. Elle se glisse dans les pensées de Deligny, de Oury, des psychiatres du début du siècle puis dans ceux des années 1980, donne à entendre leurs manières de traiter certaines pathologies hors du cadre fermé d'un établissement de santé, rejoue en italien les dialogues de *San Clemente* de Depardon. Tout est vrai. Tout est faux. La réalité rejoint la fiction. La folie gagne le plateau. On se perd entre l'interprétation et le sens de l'échange entre les deux artistes. C'est vertigineux, troublant, intense. On se laisse embarquer dans cet hommage vibrant aux érotomanes du siècle derniers, à ces aliénées bouleversantes, décalées avec le monde, capables d'écrire de magnifiques récits de vie.

L'œil d'Olivier

<https://www.loeildolivier.fr/2023/01/le-doux-vent-de-folie-disabelle-lafon/>

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - 17 janvier 2023

Le doux vent de folie d'Isabelle Lafon

À la Colline, dans la petite salle, la comédienne, autrice et metteuse en scène, poursuit son artisanat théâtral. Avec la complicité de [Johanna Korthals Altes](#), fidèle entre les fidèles, elle se glisse avec une sensibilité extrême et respectueuse dans les mots, les vies de femmes, d'enfants différents, revisite la psychiatrie du XIXe siècle à l'aune de ceux qui ont voulu en révolutionner les fondamentaux, appréhender autrement la folie et ses multiples composantes. Une porte blanche posée là, au milieu de nulle part, un tabouret, et l'imaginaire des comédiennes et du public s'envole...

L'enfance tout d'abord, ce papou tant aimé, leur manière d'appréhender les autres, puis cette galerie de personnages, de sensations, qui, un temps, investissent le plateau. Il y a mademoiselle M., cette femme élégante à la plume courant sur tous les supports, qui entend des voix et qui n'a presque pas eu le temps de faire une petite valise, avant d'être amenée dans un asile, Madame Babatte, cette couturière mariée de force, follement amoureuse d'un prêtre, et qui ne recule devant rien, ni sacrifice, ni scandale, pour être à ses genoux, pour enfin toucher son fruit défendu, la petite Madeleine qui, croisée au bois de Vincennes, voit le monde autrement, à travers le prisme de son incapacité à croire en la méchanceté, et en la bêtise de l'être humain, ou François Tosquelles, ce psychiatre espagnol qui a toujours cru que l'enfermement n'était pas la solution.

Traversant ces vies contrariées, en se les appropriant, **Isabelle Lafon** et **Johanna Korthals Altes, deux artistes intenses**, se font tour à tour hésitantes, habitées, fatales, enfantines. Elles sont toutes ces personnes, ces folles, ces aliénées, ces douces heureuses qui ont vécu mille vies, ont raconté avec leurs mots leur histoire, ont donné mille couleurs à leur existence morose.

Encore une fois, **Isabelle Lafon** nous attrape, nous saisit, nous entraîne avec une grâce infinie vers d'autres horizons. Humaine, irradiante, lumineuse, elle tutoie ces anges fracassés, leur donne sensiblement la parole. C'est tout simplement sublime. Un moment de grâce rare, unique, un intermède d'une rare délicatesse, une bulle ouatée dans notre quotidien de plus en plus brutal et agressif !

De la cour au Jardin

Yves Poey – 21 janvier 2023

<http://delacouraujardin.over-blog.com/2023/01/je-pars-sans-moi.html>

La porte !

Celle que l'on franchit, ou que l'on prend...

Cette porte blanche, ça pourrait être celle d'un départ, d'une évasion, ce serait peut-être celle d'une maison d'enfance près d'une forêt toute noire.

Ou celle d'un hôpital psychiatrique.

Le symbole d'une frontière, que l'on peut facilement franchir dans un sens. L'autre direction, celle du retour, étant beaucoup plus problématique.

Seul élément visible du plateau lorsque nous arrivons dans la salle du petit théâtre de La Colline.

En portant sur le plateau les mots qu'en 1882, une femme internée à Sainte-Anne a pu exprimer grâce à une sorte d'atelier d'écriture organisé par un médecin, Isabelle Lafon nous propose un remarquable spectacle dans lequel elle s'interroge, elle nous interroge sur l'espace finalement très ténu qui peut nous séparer tous autant que nous sommes de l'aliénation, de ce qu'elle appelle avec beaucoup de justesse « le désarroi mental ».

Au cours de cette heure passionnante où le fond se dispute à la forme en terme de réussite, elle nous tend un miroir, qui pour autant ne verse jamais dans la caricature. Il est hors de question en effet de tomber dans le « nous sommes tous fous ! », ou « nous ne sommes pas si normaux que ça finalement », mais au contraire de nous proposer des portraits et des situations qui ont tous trait à l'aliénation, afin de rapprocher les êtres, de les faire se croiser, d'entendre et d'accepter la différence, afin également d'écouter et de rencontrer l'Autre.

En cela, j'ai trouvé une vraie cohérence avec son travail passé, et notamment dans son formidable [Vues lumières](#), donné ici même en 2019.

Tout comme ces femmes qui décidaient de se former elles-mêmes en matière de cinéma, un peu à la manière de la pédagogie Freinet, ici, les deux personnages vont entreprendre une sorte de recherche personnelle formative consacrée à la maladie mentale « vue de l'intérieur », si je peux me permettre cette étrange construction lexicale.

Deux personnages, donc.

Qui, une fois la salle plongée dans le noir arrivent exactement de là où nous-mêmes sommes rentrés. Étaient-elles dans la file d'attente du petit théâtre sans que nous nous en fussions rendu compte ?

Isabelle Lafon elle-même et Johanna Korthals nous annoncent clairement la couleur : nous comprenons très vite qu'elles interprètent deux comédiennes qui vont nous parler de désordres mentaux.

Elles se donnent des sortes de conseil qui nous font sourire puis rire.

« Je ne pleurerai pas ! », nous affirme Melle Lafon.

Serait-ce une sorte de folie que de jouer la comédie ?

Et puis subtilement, dans une transition fascinante, dans un imperceptible glissement dramaturgiques, ces deux comédiennes vont endosser le costume de leur rôle, remontant le temps jusqu'en 1882.

Un théâtre dans le théâtre, une sorte de mise en abyme subtile afin de nous faire rencontrer Mademoiselle M., le double sur papier de cette malade anonyme.

Isabelle Lafon, puis Johanna Khortals vont se montrer tour à tour drôles, avec notamment l'évocation d'une érotomanie très ciblée (je n'en dis pas plus...), mais également graves, poignantes.

Dans leurs rôles respectifs, il y aura en permanence celle qui parle et celle qui écoute, et ce, de façon alternative.

Elles nous font bien sentir l'importance, le besoin d'écoute de l'autre, de façon à le comprendre, cet autre-là, différent de nous.

Ce spectacle va revêtir une dimension organique.

Comme si le corps prenait le pas et sa revanche sur l'esprit défaillant.

Isabelle Lafon nous racontera notamment, appelant un chat un chat, comment cette aliénée peignait de sublimes fresques avec ses excréments, nous montrant ce retour psychique d'une adulte au monde de l'enfance en général, celui du stade anal en particulier.

(Sa tirade concernant l'art brut déclenche alors l'hilarité du public... C'est très drôle!)

Elle incarnera également de façon bouleversante d'autres patientes, interprétant leurs désordres mentaux, criant, ahanant, éructant.

On comprend là encore qu'il a fallu de nombreuses recherches et beaucoup de travail en amont pour parvenir à ne rien caricaturer.

Le corps, encore et toujours.

Au cours d'une magnifique séquence, Johanna Khortals interprète une étrange chorégraphie, une danse complexe et saccadée, comme pour nous dire que les mouvements à la fois désordonnés mais codifiés nous renvoient eux aussi à cette dimension organique corporelle.

Les deux comédiennes nous parleront également de gens merveilleux, de soignants qui ont voulu ne pas faire que soigner, mais comprendre leurs patients aliénés, les aider de façon différente, faisant ainsi évoluer la psychiatrie.

C'est notamment le cas avec cette scène se déroulant dans un établissement des Cévennes, avec ce médecin espagnol ayant fui le régime franquiste.

Cinéma encore avec l'évocation de l'Enfant sauvage, de Truffaut.

Il faut aller voir ce spectacle bouleversant, qui, en nous montrant, en nous présentant l'Autre différent mais que nous pourrions très facilement devenir, nous renvoie à la fois à notre propre identité et notre universelle humanité.

Hier soir, dans la salle, nous sommes partis avec nous-mêmes.



La terrasse

Agnès Santi – 22 janvier 2023

<https://www.journal-laterrasse.fr/je-pars-sans-moi-la-derniere-creation-disabelle-lafon-un-theatre-puissant-a-reserver-sans-tarder/>

Je pars sans moi, la dernière création d'Isabelle Lafon. Un théâtre puissant, à réserver sans tarder !

Isabelle Lafon présente sa dernière création dans la petite salle du Théâtre de La Colline. En duo avec la comédienne Johanna Korthals Altes, elle façonne autour de l'état de folie une traversée singulière, délicatement ciselée et profondément touchante. Un théâtre puissant, à réserver sans tarder !

Au début, elles sont là toutes les deux, dans un petit coin en bas des gradins, pas encore sur le plateau. Introduisant à merveille ce qui va suivre, leur conversation se joue dans une sorte d'effraction complice tournée vers l'intime, vers le jeu/je de la scène, dans un souffle de murmures qui se font si bien entendre qu'ils résonnent de manière unique, profonde. Capable de conjuguer une infinie délicatesse et une précision au scalpel, le théâtre d'Isabelle Lafon a une manière bien à elle de s'ouvrir au passé, de s'ouvrir à l'autre au point de surprendre, de dériver, de créer de singulières et sinueuses traversées, où d'infimes détails font écho à des choses essentielles, où les détours laissent place à l'inattendu. On se souvient de son inspirante trilogie *Les Insoumises* (2016), à l'écoute des écritures et des luttes d'Anna Akhmatova, Monica Wittig et Virginia Woolf. Sur le plateau du Théâtre de La Colline, elle a aussi présenté *Vues Lumière* (2019) autour d'un centre social organisant un atelier pour s'instruire dans le XXe arrondissement de Paris, et *Les Imprudents* (2022) autour de Marguerite Duras la questionneuse, intervieweuse d'un mineur, d'une serveuse, d'une lycéenne... Le titre *Je pars sans moi*, suivi par le vers *Tu n'as qu'à m'attendre là-bas*, est extrait du *Livre de Yanis*, écrit à 8 ans, réalisé avec l'accompagnement de Patrick Laupin. Nourrie de lectures, de rencontres avec des psychiatres, des psychanalystes, avec des enfants en hôpital de jour et des adultes dans divers lieux, cette nouvelle création se laisse traverser par ce que signifie et implique l'état de folie, de confusion mentale, au sein d'apparences trompeuses, au sein d'une foule de douleurs, d'interrogations et de désarroi. Toujours au-delà de ce qui va de soi, au cœur d'un puzzle elliptique, stimulant et parfois drôle, arrangé entre soi et les autres, mais aussi entre soi et soi.

Faire cause commune

Le texte *Impression d'une hallucinée* – une anonyme qui dans la pièce devient Mlle M***, qui elle-même côtoie l'érotomane Babette, folle amoureuse d'un prêtre – publié dans la revue *L'Encéphale* en 1882, les œuvres du psychiatre Gaëtan de Clérambault (1872-1934), les écrits de Fernand Deligny (1913-1996) qui s'occupa d'enfants autistes, ont inspiré la pièce, de même que le parcours du psychiatre catalan François Tosquelles (1912-1994), qui contribua à la transformation de l'hôpital de Saint-Alban en Lozère. Unie par un lien de complicité et de tendresse qui permet aux paroles de rebondir et de se frayer des chemins qui s'aventurent très loin, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes portent la partition finement ciselée, où s'invitent une foule de personnages, où le flux des mots qui évitent la veine explicative se pare d'une véritable qualité poétique. Isabelle glisse et oscille de je à elle, née le 21 novembre 1853 ; Johanna laisse à un moment une danse folle prendre le relais des mots. Sans jamais se laisser happer par le piège des bonnes intentions, dans une attention politique aux personnes et à l'organisation du soin, toutes deux proposent un très grand moment de théâtre. Pourtant, sur

le plateau, se distingue un seul élément : une porte, outil éminemment théâtral, instrument de passage d'un monde à un autre, de soi à un autre, de l'enfermement à une possible liberté – et vice-versa. On peut même écouter derrière elle. « Johanna : *On dirait un peu une dent toute seule dans une mâchoire et ça me fait de la peine, on la voit beaucoup.* Isabelle : *Il faut l'aimer cette porte.* »

Froggy's delight

Philippe Person - 22 janvier 2023

https://www.froggydelight.com/article-26573-Je_pars_sans_moi.html

Spectacle écrit et interprété par Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon dans une mise en scène d'Isabelle Lafon.

"Je pars sans moi, tu n'as qu'à m'attendre là-bas", c'est une phrase extraite du "livre de Yanis" de Yanis Benhissen.

Il a huit ans et c'est Patrick Laupin qui a collecté ses mots, qui vont servir à **Isabelle Lafon** et **Johanna Korthals Altes** pour aller explorer les confins de la folie, du "désarroi mental" si l'on veut se débarrasser d'un terme qui fait peur, qui est aussi péjoratif que peu performant pour justement s'aventurer hors du pays où l'on se croit normal.

Quand la lumière s'efface dans la salle, une petite lueur reste allumée, là où les deux aventurières sont blotties. Elles ne vont monter sur scène qu'après s'y être encouragées. La scène est quasi vide. Sauf côté cour, où il y a une porte. Une porte blanche évidente dans sa solitude. Mais son heure n'est pas encore arrivée. Pas question, pour ce début qu'on révèle son secret. Le secret qu'il y a forcément derrière une porte.

C'est encore trop tôt, donc. Les deux femmes préfèrent parler. Elles vont parler, se parler, porter des paroles, la leur et celles des malades, des soignants, des psychiatres et des philosophes. Une exposera plutôt des mots du 19ème siècle, des mots qui se réfèrent au grand moment de la parole asilaire, compilée par Gaëtan de Clérambault auprès des hystériques de Saint Anne. L'autre empruntera les voix du 20ème siècle. Celle de Fernand Deligny, éducateur en lieux ouverts d'enfants et d'hommes fermés sur eux-mêmes, autistes ou murés dans leur silence.

Comme toujours chez Isabelle Lafon, il y a la passion de comprendre les textes, d'en dissoudre l'obscurité et de les mettre en lumière. C'est pour cela qu'il faut parler, se parler. Se référer à ceux qui ont inventé la psychiatrie institutionnelle, comme Francesc Tosquelles à Saint Alban, comme Louis Oury à La Borde.

Toujours d'un peu de lumière, jaillira l'éclair qui lui redonnera tout son éclat. Isabelle Lafon égrène toutes ses bonnes personnes, exilés des institutions traditionnelles à cause de leur gentillesse, de leur bonté, de leur envie de vivre avec ceux qu'on ne pourra jamais tout à fait comprendre.

Même si elle ne le cite pas, on pense au film lumineux de Martine Deyres, "Les Heures heureuses", consacré à Saint Alban pendant la guerre. Ce contre-exemple où les malades, les infirmiers et les gens du village ont mangé à leur faim pendant que plus de 40 000 internés mouraient affamés dans les autres institutions françaises.

Il ne s'agit pas de réenchanter la folie, de la définir littérairement avec des phrases astucieuses

et l'enrober de poésie. Les deux femmes savent qu'il y a peut-être de la beauté dans tout ça mais il y a surtout de la souffrance à formuler, à verbaliser. On ne peut que voyager en bonne compagnie minoritaire, à petits pas, discrètement.

Isabelle Lafon, et Johanna Korthal Altes son alter ego, avancent d'abord avec le public. Il s'agit d'être clair, de ne pas se nourrir de belles paroles, mais de vraies paroles. Il faut saisir du concret, pas de l'esbroufe. En une heure et quelques minutes, elles se projettent dans un ailleurs dont l'issue est une porte blanche.

Ceci est-ce vraiment une porte ? Ou ne serait-ce qu'un leurre de plus ? On ne va pas tarder à le savoir. Mais est-ce si important que ça ? On n'aura de toute manière pas perdu son temps si tant est que le perdre ou le gagner fait sens... ou pas.

Un spectacle dans la lignée généreuse des précédents d'Isabelle Lafon. Jamais inutiles toujours riches en expérience et en questionnement, sensibles et limpides Du beau théâtre en chantier qui poursuit envers et contre tout sa route en toute liberté.



©Laurent Schneegans

Les Trois Coups

Léna Martinelli – 23 janvier 2023

<https://lestroiscoups.fr/je-pars-sans-moi-isabelle-lafon-johanna-korthals-altes-la-colline-paris/>

La folie à portée de tous

En complicité avec Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon s'est imprégnée d'écrits et de rencontres avec des psychiatres, des enfants ou adultes hospitalisés. Un spectacle profondément humain qui nous aide à porter un autre regard sur la folie.

Avec une porte blanche pour seul décor et un tabouret comme accessoire, on comprend d'emblée que les comédiennes vont s'évertuer à déployer notre imaginaire. En effet, avec intensité, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes, qui est de toutes ses pièces, depuis 2008, donnent sensiblement la parole à des êtres plus ou moins fracassés, traversés par « un vent de folie » ou au bord du gouffre. Ça ne décoiffe pas, car elles se jouent de nos folies ordinaires et portent un regard bienveillant sur des cas plus « sérieux ». Tout en délicatesse.

Concentrée à porter à la scène les paroles de femmes (dont Anna Akhmatova, Monique Wittig, Virginia Woolf, Marguerite Duras), Isabelle Lafon peut aussi être bouleversée par les témoignages d'anonymes, comme ces touchantes *Impressions d'une hallucinée*, texte écrit en 1882 lors d'un atelier d'écriture durant lequel des « aliénées » se sont exprimées. Elle poursuit alors sa recherche. Il en ressort une trame, à laquelle sont joints de courts extraits des écrits du psychiatre Gaëtan de Clérambault et de l'éducateur et écrivain Fernand Deligny. Entre intime et grande Histoire, elle sonde donc la folie pour apprendre à se croiser, s'écouter, se rencontrer. Car la folie fait peur, non ?

Dedans et dehors

Après le dialogue en bord de scène, à cour, où les deux femmes convoquent souvenirs et anecdotes personnelles, la metteuse en scène fait entendre quelques mots extraits de *L'Encéphale*, revue de référence en psychiatrie francophone. On croise ensuite une galerie de personnages, dont on entend les voix et les cris étouffés : mademoiselle M., femme internée à la fin du XIXe siècle à Sainte-Anne qui entend des voix, une autre érotomane, Babette, raide dingue d'un prêtre, la petite Madeleine, incapable de croire en la méchanceté des hommes, mais aussi François Tosquelles, inventeur de la psychothérapie institutionnelle, qui a toujours cru que l'enfermement n'était pas la solution.

Habilement, le texte tisse des liens entre ces folles aux mille et une vies. Les interprètes se glissent alors dans les mots de ces personnes, mêlent aussi ces histoires avec les leurs, passant allègrement du « je » au « tu », faisant des aller-retour entre réalité et illusion, vécu et ressenti, états de folie et normalité. Ces basculements incessants évoquent les dissociations propres à certaines maladies. Les ellipses et confusions participent de l'équilibre, fragile, de l'ensemble. Mais c'est très juste par rapport au sujet et intéressant sur le plan du jeu, tout en ruptures, pour la distance instaurée.

En effet, comment interpréter des fous sans sombrer dans la caricature ? Johanna Korthals Altes irradie de sa présence solaire, tandis qu'Isabelle Lafon se laisse traverser par des états, vrille sans toutefois tomber dans l'écueil. Elle est émouvante dans ses tête-à-tête avec ses personnages, même si un regard extérieur aurait été utile pour mieux gérer le débit de la parole et supprimer certains gestes parasites. Toutes deux habitent le plateau et parviennent à donner corps à ce texte, entre collage dadaïste et manifeste un brin didactique. Un vrai défi pour la direction d'actrices, y compris devant et derrière la porte.

C'est à Yanis Benhissen, 8 ans, qu'est emprunté le joli titre le « *Je pars sans moi* » (*Le Livre de Yanis, Livre de rencontres dans les écritures*, avec Patrick Laupin, paru aux éditions La rumeur libre en 2017). Que de souffrance, et aussi de poésie, chez certains fous ! Et c'est ce qu'on avait tellement apprécié dans [Et pourquoi moi je dois aussi parler comme toi ?](#), avec Anouk Grinberg et Nicolas Repac dans la même salle en début de saison. Nous avons été emportés par ce vent de folie-là.

Ici, emmenés aux frontières du désarroi mental, notre regard est aussi déplacé vers des ailleurs, palpables, mais toujours sur les bords et dans le fonds. Si elle décloisonne, Isabelle Lafon nous fait juste entrevoir ces vertiges, sans nous faire passer le seuil de cette fameuse porte. Par pudeur, sans doute. Cela n'empêche pas de mettre ces récits à notre portée, pour rendre ces gens fréquentables. Humains. C'est la moindre des choses et c'est déjà

beaucoup.

Chantiers de culture

<https://chantiersdeculture.com/2023/01/23/viens-voir-les-comediens/>

Isabelle Lafon présente *Je pars sans moi*. Pieds nus, comme égarées devant le public qui leur fait face, les deux comédiennes s'avancent sur la petite scène du théâtre. Seule éclaircie dans le noir de salle, une porte prête à s'ouvrir ou se fermer au gré des mots dits ou balbutiés... « Des mots d'une femme internée en 1882 à Sainte-Anne, les *Impressions d'une hallucinée* extraits de la revue L'Encéphale, Isabelle Lafon et Johanna Korthals nous dirigent aux frontières du désarroi mental », alerte le dossier de presse. Une juste précision qui emporte le public dans un délire verbal, un dialogue à la frontière de l'audible et pourtant d'une incroyable puissance jouissive et poétique ! Les deux femmes parlent et s'interpellent, se fuient ou s'enlacent, s'affrontent et s'éprouvent au gré d'un dialogue nourri des écrits et paroles de grands spécialistes de la folie, Gaëtan de Clérambault au XIX^{ème} siècle et Fernand Deligny un siècle plus tard. C'est intense, beau, lumineux, ce désir et cette volonté de mettre en lumière les paroles de celles et ceux que l'on considère malades, inaptes pour trop aimer l'autre, l'indicible, l'inaccessible ou l'éthéré. Délicatesse et humour s'invitent sur le plateau, une heure de plaisir limpide et fécond avant de franchir la porte, peut-être, qui séparent le monde des bien pensants avec celui que l'on considère à tort des morts vivants.

Télérama – Sortir

TTT - Joëlle Gayot - 1^{er} février 2023

Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes ne travaillent pas sur la folie. Elles font de la folie un état, une vérité, une réalité qu'il leur revient de traverser, sur une scène de théâtre où seule une porte blanche, posée là dans l'espace nu, indique que (peut-être) un sas séparerait normalité et anormalité. Les deux actrices s'échangent les mots comme on se repasse les symptômes. Hallucinations, confusions identitaires, trouble des personnalités : les dérèglements de la raison circulent de l'une à l'autre, les récits surgissent pour s'évanouir dans des suspens, des clairs-obscur. Le texte se découde à mesure qu'il se coud. Si des réflexions de psychiatres (Gaëtan de Clérambault et Fernand Deligny) inspirent le spectacle, celui-ci doit sa cohérence à la présence affirmative de ces deux corps féminins qui forment

une entité : le théâtre. Un bien curieux phénomène dont on sait la joyeuse duplicité et la capacité à frapper son public de palinopsie.

Le Monde Diplomatique

Marina Da Silva – 24 janvier 2023

<https://blog.mondediplo.net/le-frolement-de-la-folie>

C'est près de ce frôlement de la folie qu'Isabelle Lafon s'aventure avec sa complice d'écriture et de jeu Johanna Korthals Altes dans *Je pars sans moi*, à voir actuellement au Théâtre de la Colline, à Paris. Les deux comédiennes sont seules avec pour tout décor une porte plantée dans le vide, comme surgie d'un tableau de Magritte. Le titre fait référence au vers extrait de l'ouvrage de Yanis Benhissén, *Le Livre de Yanis. Livre de rencontres dans les écritures avec Patrick Laupin*, (Éditions La rumeur libre, 2017). Yanis a alors 8 ans. Et il le fait suivre d'un autre vers : *Tu n'as qu'à m'attendre là-bas*. Ce fil à la fois conducteur et dérivatif va être tiré par les actrices du passé au présent, de l'intime au public, du personnel au collectif, du je au nous. On est immédiatement saisi par la nécessité d'entendre cette parole troublante, peut-être parfois décousue mais dont le désarroi fait sens, et qu'elles donnent avec une générosité et une émotion authentiques.

Isabelle Lafon a été particulièrement bouleversée par la tragédie de Mademoiselle M., une femme internée à Sainte-Anne en 1882, qui « *ne se rappelle plus de son avenir* » et dont elle reprend des fragments de ses mémoires à partir d'*Impressions d'une hallucinée*, publiées dans la revue *L'Encéphale*. Johanna Korthals Altes se glisse avec fièvre dans la peau de Babette, une couturière de 55 ans qui aimait un prêtre d'une passion dévorante et dérangeante : « *Je me transformerai / En femme de sang / En femme de larmes / Je serai le givre / le sable / Le feuillage du buis / Pour que tu m'écrases...* ». Elle finira à l'asile psychiatrique de Saint-Alban.

Leurs récits se nourrissent de ceux des pionniers qui ont bouleversé la psychiatrie comme Gaëtan de Clérambault, Fernand Deligny, François Tosquelles, Jean Oury... Elles donnent la mesure de leur engagement et de l'importance de leur œuvre, qui s'enchevêtre avec des rencontres qu'elles ont menées avec des psychiatres, des enfants ou des adultes hospitalisés, dont elles tissent une trame où la folie n'effraie pas mais se rencontre. Leur parole, portée à la première personne, se répercute du XIXe au XXIème siècle dans des figures dont elles s'emparent et qu'elles incorporent, jusqu'à nous faire percevoir leurs propres hallucinations. Elles brouillent les pistes entre qui est folle — peut être simplement de rage ? — et qui ne l'est pas. Elles approchent pour elles-mêmes, et peut être pour nous, leur propre état de « folie », celui qui pourrait surgir à tout instant en tout un chacun. C'est interprété d'un seul souffle poétique d'un bout à l'autre et se transmet comme une vibration.

Télérama

TT - Fabienne Pascaud – 25 janvier 2023

Etrange spectacle... Qui réchauffe, émeut, fascine, sans qu'on y comprenne grand-chose. Tout juste que deux singulières comédiennes, puissantes et fragiles à la fois, veulent nous emmener avec elles, du côté de la folie. Partager doucement avec nous ce qu'elles peuvent savoir de l'histoire de la psychiatrie, et de quelques femmes étonnantes, parties de l'autre côté

de leur raison, de leur quotidien ordinaire. Il y a Mademoiselle M. et ses terribles hallucinations ; il y a l'amoureuse dingue du prêtre, l'érotomane survoltée qui le poursuit sans trêve. La brune et généreuse Isabelle Lafon, pieds nus, et la rousse et aigüe Johanna Korthals Altes, pantalon d'homme à bretelles, nous guident chacune à leur façon dans des dérives psychiques bientôt incontrôlables. Une douce folie semble s'être emparée d'elles, ces deux amies comédiennes qui avouent avec inquiétude vouloir travailler main dans la main, pas loin l'une de l'autre, avec tendresse et empathie. Elles redoutent de devenir folles, elles aussi. Sur la scène noire et nue : juste une porte blanche, absurde, qui ne donne sur rien, ne ferme rien. Elles nous la font franchir. Juste par leur pouvoir d'insensées comédiennes...

Blog culture du SNES-FSU

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/je-pars-sans-moi/>

Frédérique Moujart

Deux femmes, Isabelle Lafon, à l'origine du texte et metteuse en scène et Johanna Korthals Altes, apparaissent dans la lumière en bas de la scène côté cour, presque collées l'une à l'autre et disent leur émotion, leurs souvenirs et leur peur de monter sur la scène plongée dans le noir sur laquelle est installée une unique porte blanche. Puis sur scène, elles vont nous entraîner dans un voyage aux frontières du monde de la folie. Isabelle Lafon se glisse insensiblement dans les mots magnifiques et étonnants qu'elle emprunte aux *Impressions d'une hallucinée* de Mademoiselle M***, femme internée en 1882 à Sainte-Anne. Les deux comédiennes vont mêler les paroles d'aliénées, de psychiatres, psychanalystes : Fernand Deligny, François Tosquelles et Jean Oury qui ont bouleversé la psychiatrie. Ce spectacle est à la fois le fruit de ces multiples rencontres, de recherches dans les archives, des écrits des scientifiques et des impressions, des découvertes de chacune des membres de l'équipe (Isabelle Lafon, Johanna Korthals Altes et Jézabel d'Alexis, assistante à la mise en scène).

Les deux comédiennes font souffler dans la salle le vent de la folie qui les traverse et qui pourrait traverser chacun.e d'entre nous. Les mondes de la normalité et de la folie finissent par se confondre comme si l'un était nourri par l'autre. La porte, unique élément de décor, objet des désirs d'ailleurs de Mademoiselle M***et de crainte de l'inconnu symbolise l'enfermement et la liberté. Elle est une issue pour sortir des folies intérieures qui nous traversent. Elle nous interroge aussi sur l' »enfermement.

Je pars sans moi au beau titre emprunté au poème écrit par Yanis, enfant de huit ans avec l'aide du poète Patrick Laupin dans le cadre d'atelier d'écriture à l'hôpital de jour est un spectacle déroutant et fascinant parcouru de confidences subversives furieuses et non dénuées de poésie comme de petits éclats de verre.

Revue Frictions

Jean-Pierre Han – 26 janvier 2023

<https://www.revue-frictions.net/2023/01/26/la-bas>

Le titre, *Je pars sans moi*, première partie d'un poème, dont le deuxième vers « Tu n'as qu'à m'attendre là-bas » tiré du livre écrit par Yanis, 8 ans, accompagné par Patrick Laupin dont on ne louera jamais assez le talent d'écrivain, ce titre donc dit tout du spectacle créé par

Isabelle Lafon avec sa complice de presque toujours, Johanna Korthals Altes. Il dit tout parce que dans une logique irréfutable, dans une extrême douceur, il nous embarque dans un « autre » univers et nous y installe d'office. Elles-mêmes semblent s'embarquer aussi dans cet univers, hésitant avant de mettre le pied sur le plateau là où la chose théâtrale devrait advenir, parce que justement elles ne savent pas ce qui doit advenir ; elles devisent dans une travée de la salle menant à la scène, s'y attardent, passent d'un « sujet » – le sujet, celui de la « folie » ? – à un autre, tournent autour de la question, évitent de répondre et surtout de se situer dans un « lieu » quelconque. « Là-bas », on y est déjà, on attend. À moins qu'elles n'y soient elles aussi déjà. On se sait pas trop. On attend l'entrée en matière alors que l'on y est depuis un bon bout de temps, depuis le début en fait. Le tricotage qu'opèrent les deux comédiennes est d'une rare subtilité. On est en plein dans le « sujet » qui refuse de dire son nom, celui de la folie paraît-il et aussi celui du théâtre finalement. Mais on sait bien que le théâtre, à certains égards, ressortit de la folie. Bref nous sommes à la fois dedans et dehors, comme elles deux, et c'est simplement remarquable.

On peut bien se raccrocher à quelques repères comme celui donné comme point de départ au projet : *Les Impressions d'une hallucinée* d'une femme internée à Sainte-Anne en 1882 – textes extraits de la revue *L'Encéphale* – car bien sûr Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes ont potassé le « sujet », rencontré maintes personnes « concernées » d'une manière ou d'une autre, compulsé maints ouvrages, se sont appuyées et inspirées d'écrits du psychiatre Gaëtan de Clérambault (1872-1934) et, plus proche de nous, de Fernand Deligny, tout comme François Tosquelles, le fondateur de la psychiatrie institutionnelle ou encore Jean Oury. La manière dont ils sont évoqués en cours de voyage, et sans qu'il y paraisse, est d'ailleurs un modèle du genre. Car il n'y a surtout rien de pédagogique et encore moins de didactique dans cette traversée très personnelle des deux comédiennes tournées vers autrui, c'est-à-dire nous. Elle marque d'une pierre blanche le parcours déjà riche et passionnant d'Isabelle Lafon, très vite accompagnée de Johanna Korthals Altes, et dont on rappellera qu'en 2016 elle avait présenté *Nous demeurons* d'après des récits de personnes aliénées de la fin du XIX^e siècle. C'est en fait toute son œuvre que l'on pourrait envisager en ayant en tête cet aspect des choses.

Théâtral Magazine

Patrice Trapier

Au bord du plateau, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes s'interrogent : comment parler de la folie ? Elles dialoguent, s'interrompent, rebondissent. Et sur la scène, pourquoi cette porte blanche ? Que cache-t-elle ? Sur quoi s'ouvre-t-elle ? Pour Isabelle Lafon, le théâtre n'est pas un art savant mais une expérience concrète, la possibilité de saisir de fugitifs éclats de vie. Se tenir au pied de l'opacité de l'autre, comme disait le psychiatre Jean Oury, sans imaginer réduire ses vérités multiples. « Je pars sans moi » n'évite pas la douleur mais bannit le pathos. Lafon et Korthals Altes tremblent d'émotion, comme des enfants qui buttent sur les mots, incapables de réfréner leur joie d'apprendre. Les récits s'entremêlent : cette femme internée en 1882 à Sainte-Anne et ses *Impressions d'une hallucinée* ; Babette, couturière de 55 ans amoureuse d'un prêtre aux yeux bleus ; Papou qui sortait nu place du colonel Fabien, persuadé que les nazis étaient à sa recherche. Et ces mots de Yanis, 8 ans, recueillis par le poète Patrick Lampin : « Je pars sans moi... Tu n'as qu'à m'attendre là-bas. » Et ces évocations des grandes figures, Gaëtan de Clérambault, Fernand Deligny, Jean Oury, François Tosquelles pour qui le concierge et l'infirmière de l'hôpital de Saint-Alban étaient des soignants à l'instar du psychiatre : « Il faut prendre soin de l'institution. » Cette profession de

foi pourrait servir au chevet de nos hôpitaux malades. « Je pars sans moi » parle des fous sévères qui peuplaient les asiles et désormais les rues des villes et des fous légers que nous sommes presque tous. « Je pars sans moi » parle de la vie avec délicatesse et du théâtre comme représentation de ces existences éphémères comme des bulles de savon.

Au théâtre et Ailleurs.com

Annie Chénieux – 26 janvier 2023

<https://autheatretailleurs.com/je-pars-sans-moi/>

A la Colline, Isabelle Lafon joue avec les frontières de la folie

« Chaque spectacle me désarçonne et celui-là plus que les autres. » C'est à partir d'un texte écrit en 1882 par une « aliénée » lors d'un atelier d'écriture que Isabelle Lafon a conçu ce dernier spectacle. Une femme, internée à Sainte-Anne, dont elle ignore le nom et qu'elle refuse de nommer « anonyme », a écrit *Impressions d'une hallucinée* (revue *L'Encéphale*) et la metteuse en scène s'en empare pour écrire, avec Johanna Korthals Altes, ce spectacle ô combien singulier et évanescent qui prend dans ses charmes. Les deux interprètes y tissent le fil de nos « folies » et de nos voix intérieures pour « tenter d'approcher ces moments de désarrois mentaux plus ou moins aigus, plus ou moins longs, susceptibles de tous nous concerner. » Pour ce faire, elles ont rencontré des psychiatres, des enfants ou adultes hospitalisés et se sont imprégnées des œuvres du psychiatre Gaëtan de Clérambault et des écrits de Fernand Deligny, François Tosquelles, à l'hôpital de Saint-Alban, ou Jean Oury.

La porte

Isabelle Lafon et sa complice Johanna Korthals Altes s'accompagnent, ne se quittent pas, ont peur de se perdre. Il y a celle que l'on dit « folle » et celle qui l'écoute. Et si la folie pouvait s'inverser ? Et si la folie pouvait se transmettre ? Un double jeu de glissements, de la « normalité » vers la « folie », et de l'interprète vers son personnage s'opère. Isabelle Lafon devient Melle M., née en 1853, internée parce qu'elle entend des voix. Attention à ne pas se laisser traverser trop profondément... Sur le plateau, aucun mur, mais une porte. La pousser ? La franchir ? Sur quel inconnu débouche-t-elle ? Tout est finement pesé, suggéré, dans ce délicat spectacle au titre emprunté à un poème d'un jeune garçon de 8 ans, Yanis : « Je pars sans moi... Tu n'as qu'à m'attendre là-bas ». Délicat mais troublant, et passionnant.

La Souriscène

Dany Toubiana – 26 janvier 2023

<https://lasouriscene.fr/theatre/je-pars-sans-moi/>

Théâtre de La Colline. Petite salle. la comédienne, autrice et metteuse en scène, Isabelle Lafon poursuit son "*artisanat théâtral*" et sa collaboration avec La Colline où elle a créé "*Les Insoumises*" et "*Vues Lumières*", ses spectacles précédents. "*Je pars sans moi*", sa dernière création, nous invite à ouvrir des portes intérieures pour accueillir des femmes et des enfants différents enfermés dans des hôpitaux psychiatriques. Avec cette pièce, Isabelle Lafon et la comédienne Johanna Korthal Altes tissent le fil de nos « folies » singulières, de nos voix intérieures pour tenter d'approcher ces moments de désarrois mentaux plus ou moins aigus,

plus ou moins longs, susceptibles de tous nous concerner. Un spectacle tout en délicatesse respectueuse et d'une sensibilité extrême.

En bordure de plateau, elles sont deux, fragiles et interrogatives. La parole se cherche, hésite. Les mots s'étirent, se répètent, trébuchent comme surgis d'eux-mêmes... Une porte blanche posée sur le plateau, au milieu de nulle part, un tabouret, une lumière tamisée... et le public s'envole avec l'imaginaire des comédiennes qui racontent...

Je pars sans moi, nous prévient l'autrice. Qui est ce moi ? Où partir sans lui ? Avec qui peut être ? Dans son écriture, la règle principale d'Isabelle Lafon consiste à laisser s'exprimer "*le minoritaire*". La scène est un espace de liberté, celui d'une parole féminine qui, d'une pièce à l'autre est en quête d'elle-même et d'un ailleurs. La parole s'y déploie avec fragilité et dans l'urgence. Ici s'exprime celle de femmes enfermées dans ce que l'on nomme asile d'aliénés. Extraits de la revue *L'Encéphale* sous le titre « *Impressions d'une hallucinée* », la première approche s'ouvre à travers les mots d'une femme internée en 1882 à Sainte-Anne. Puis, il y a Mademoiselle M., une femme élégante qui entend des voix et qui n'a presque pas eu le temps de faire une petite valise, avant d'être amenée dans un asile. Madame Babatte aussi, une couturière mariée de force, follement amoureuse d'un prêtre, et qui ne recule devant rien, pour être à ses genoux, pour enfin toucher son fruit défendu. Il y a aussi la petite Madeleine qui, croisée au bois de Vincennes, voit le monde autrement, à travers le prisme de son incapacité à croire en la méchanceté et en la bêtise de l'être humain. Le thème de l'aliénation se retrouve encore à travers les écrits de François Tosquelles, psychiatre espagnol, qui a toujours cru que l'enfermement n'était pas la solution.

Les souffles de la folie

En nous menant aux frontières du désarroi mental, Isabelle Lafon nous dirige, vers ce qui peut tous nous toucher, nous traverser de façon plus ou moins aiguë ou prolongée. Portée par le désir de créer des liens entre des univers opposés, son écriture fait entendre des paroles de femmes, mais aussi d'enfants aliénés, de soignants, de psychiatres qui essaient d'accompagner en évitant la brutalité de l'enfermement.

Les mots sortis d'un cerveau en déshérence font écho aux contes racontés dans l'enfance par un Papou plein d'imagination. Ici la parole, en apparence désordonnée, devient poésie et se fait même prolongement de celle de l'auteure qui écrit son texte de théâtre, orientant la dramaturgie, créant les Mathilde Cazeneuveersonnages et les situations de sa pièce. Traversant ces vies contrariées et se les appropriant, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes, toutes deux comédiennes de la pièce, tour à tour hésitantes, habitées, fatales, enfantines sont toutes ces personnes, ces folles, ces aliénées, ces heureuses qui ont vécu mille vies, ont raconté leur histoire avec leurs mots, ont donné mille couleurs à leur existence morose et difficile.

"*Enfant, Je voulais réconcilier la littérature et la vie*", souligne Isabelle Lafon. Ici le théâtre prolonge les situations dans l'hôpital, à travers la création d'un langage porté par l'imagination de personnes en marge et qui, pourtant, parlent de nous, de nos espoirs et de nos déceptions. Isabelle Lafon nous piège dans ses mots et nous entraîne avec une grâce infinie vers des limites et des horizons insoupçonnés. C'est tout simplement sublime. Lorsqu'à la fin, la porte, qui, depuis le début de la pièce, symbolise l'espace fermé de l'hôpital psychiatrique, est supprimée, les mondes se rapprochent, les limites et la banalité du quotidien explosent, créant un réel moment de grâce d'une rare délicatesse.

Culture-Tops - Atlantico

Mathilde Cazeneuve – 1^{er} février 2023

<https://culture-tops.ouest-france.fr/theatre-spectacle/je-pars-sans-moi-6505/>

<https://atlantico.fr/article/decryptage/je-pars-sans-moi-de-johanna-korthals-altes-et-isabelle-lafon-les-vents-contraires-de-la-folie>

Les vents contraires de la folie

Sur la scène, une porte blanche plantée dans le sol pour unique décor. Isabelle Lafon et sa complice de toutes ses créations, Johanna Korthal Altes, apparaissent alors. Elles sont collées épaule contre épaule, et nous regardent. Elles invoquent des anecdotes, des souvenirs, et semblent se tenir ainsi serrées pour se donner du courage, on sent comme une appréhension à monter sur scène...Elles s'adressent à nous, pour nous prendre à témoin de ce qui va se passer, de ce qui risque d'arriver...

Ce que nous allons vivre ensemble est une recherche autour de la folie, de ceux qu'on dit "fous" ou "à part". Isabelle Lafon, Johanna Korthal Altes et leur assistante à la mise en scène, Jézabel d'Alexis, sont toutes trois parties à la rencontre de « malades » dans les hôpitaux, ou juste dans la vie, et elles se sont plongées dans les archives de revues psychiatriques, du XIX^{eme} siècle jusqu'à aujourd'hui.

A partir de ces textes de psychiatres et de la découverte des mots anonymes d'une folle, intitulé « Impression d'une hallucinée » dans la revue l'Encéphale, datant de 1882, Isabelle Lafon nous montre avec pudeur une façon de convoquer l'autre, en soi, pour mieux se confronter et se révéler soi-même. Cette anonyme, Isabelle Lafon va l'appeler « Mademoiselle M. » pour mieux la sentir, l'inviter à prendre place en elle. Dès leur entrée, Isabelle Lafon nous prévient du caractère intime de cette création - « Je suis émue...il ne faudra pas pleurer » - et c'est à partir des mots d'une anonyme, d'un autre siècle, internée à Saint-Anne parce qu'elle entendait des voix, qu'elle va se frayer un chemin tout en douceur et délicatesse vers ses propres vertiges.

Points forts

Comme toujours avec Isabelle Lafon, le "quatrième mur" n'existe pas, nous, spectateurs, sommes pris à partie, mis dans la confiance, comme un appui pour mieux rebondir d'une sensation à l'autre.

On est donc toujours en alerte, ne sachant jamais quand la vraie Isabelle Lafon va réapparaître avec une réplique cinglante, non dénuée d'humour, ou bien soudainement être habitée totalement par cette "mademoiselle M." qui prend vie devant nous en un instant

Les repères sont brouillés, la narration toujours sur le qui-vive, toujours en recherche, mêlant l'intime à l'universel.

C'est un travail au plateau profondément personnel et extrêmement vivant.

La simplicité du décor, le rythme rapide, saccadé, des deux comédiennes, la sensation qu'elles sont constamment en improvisation, nous obligent à rester en éveil, au présent

Il y a comme une urgence à invoquer ces gens « à part », une urgence qui se mêle à nos propres souvenirs, à nos propres travers et bizarreries, une urgence contre l'indifférence et pour la tolérance. Johanna et Isabelle se laissent traverser par toutes ses rencontres et nous ouvrent un « ailleurs » réel et beau.

Quelques réserves

Aucun.

UNE PHRASE

« On m'adoucirait tant et tant que je deviendrais veule
Je ne veux pas être comme ça, je veux avoir une volonté libre
Comment entendre ça
Je suis en révolution tout le temps
Je ne suis pas si bourrique enfin
Quand je suis en colère cela ne s'explique pas
Il faut se faire très très très malléable, docile,
C'est ça ?
Mais je ne suis pas docile
Je me révolutionnerai tout l'année
Je veux entendre mes occupations."
« Il faut se poser les bonnes réponses. »

L'AUTEUR

Isabelle Lafon, formée aux Ateliers de Madeleine Marion, est une comédienne, autrice et metteuse en scène. Après avoir joué et collaboré avec de nombreux grands noms du théâtre, elle est artiste associée au théâtre de la Villette, puis de La Colline et du Théâtre Gérard Philippe à Saint-Denis.

Avec sa compagnie, Les Merveilleuses, elle déploie depuis 2002, un théâtre personnel et passionnant, souvent habité par des voix féminines et une urgence dans la parole. Théâtre engagé, réel et poétique, elle n'hésite pas à explorer des nouvelles formes narratives, créant un espace de jeu libre et puissant.

Libération

Anne Diatkine – 1^{er} février 2023

https://www.liberation.fr/culture/je-pars-sans-moi-avec-des-psys-on-refait-le-monde-20230201_A3KXIT6EGFB3XCU62652TLQYB4/?redirected=1

Lumineux, le spectacle d'Isabelle Lafon trace avec délicatesse l'histoire de la folie, côté soignants comme côté malades.

Elles sont deux à ne pas entrer immédiatement sur scène, à hésiter, à reculer, à se donner la main, à être sur le bord, à retarder le moment fatidique comme on refuse de sauter d'un rocher trop haut. Et l'on se souvient alors que cette attention aux commencements, cette aptitude à ne pas faire comme si être sur un plateau de théâtre allait de soi se retrouvent dans plusieurs spectacles d'Isabelle Lafon, autrice, metteuse en scène, actrice, les trois à la fois, et en particulier déjà, [dans son dernier, *les Imprudents*](#), singulier spectacle sur l'écoute propre à Duras, où Isabelle Lafon n'en finissait pas, côté cour, d'évoquer Margot sa chienne – nommée ainsi en hommage à l'écrivaine –, avant d'affronter plus centralement le plateau.

Elles sont deux, Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon, et elles seront bientôt une petite foule délicate, sans jamais se départir de leur personne, un peu comme les enfants quand ils jouent plusieurs voix sans oublier qui ils sont. Banal, dites-vous, de comparer le jeu des enfants à celui des acteurs ? Oui, sauf qu'ici, c'est constamment que les deux actrices font des allers-retours entre elles-mêmes, leurs souvenirs, et leurs personnages, rendant visible là encore le passage et la bascule dans le corps d'autrui.

De vrais anonymes

Je pars sans moi est une tranchée lumineuse dans l'histoire de la folie, vue des deux côtés de la barrière, soignants et malades, ou plutôt sans frontière étanche. Les deux arpenteuses ne sont pas munies de machettes mais d'archives, de choses lues et entendues, qu'elles restituent dans leur corps. Et c'est avec beaucoup de simplicité, qu'on se trouve soudainement transportés dans un asile du XIX siècle avec Isabelle Lafon, tandis que Johanna Korthals Altes plonge le public dans sa découverte de François Tosquelles, ce psychiatre catalan qui traversa la frontière entre l'Espagne et la France, et créa illico une unité psychiatrique dans le camp de Septfonds où il était interné avec 20 000 autres réfugiés espagnols, chassés par le francisme.

Tosquelles est également le psychiatre de l'hôpital Saint-Alban en Lozère qui, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, soigna l'institution en même temps que les malades, fut le premier à faire en sorte qu'ils puissent travailler à l'extérieur de l'enceinte dans les fermes des environs – si bien que contrairement aux 40 000 internés qui souffrirent de la famine dans les asiles pendant la guerre, tout le monde put s'alimenter à Saint-Alban. L'évocation de Tosquelles, la manière dont la comédienne avale et roule ses mots à la manière du psychiatre qui cultivait son accent – car disait-il, cela obligeait ses interlocuteurs à avoir une écoute active –, est l'un des moments les plus émouvants de la représentation.

Isabelle Lafon, elle, choisit de donner vie à Marguerite A., postière et écrivaine, qui rêvait d'être publiée, et laissa d'autant plus de traces que Jacques Lacan lui consacra sa thèse. Marguerite A. disait notamment d'elle-même : «*Il y a de fort vilaines lointaines choses sur moi, qui sont vraies, vraies, vraies, mais la plaine est au vent.*» Et c'est l'une des qualités du spectacle que de la faire entendre, tout comme la pièce rode au plus près des psychiatres inventifs tel Fernand Deligny, ou les premières expériences menées à la fameuse clinique de la Borde. Plus forts encore sont les moments où Isabelle Lafon regarde et restitue de vrais anonymes, ses «amis» comme elle les appelle, ainsi cet homme qui prend son élan pour franchir la porte, mais ne peut évidemment pas, puisqu'il juge que ses épaules sont beaucoup plus larges que le cadre. Ou encore, la petite Madeleine, à l'articulation hasardeuse, et dont la question centrale n'a pas fini de nous habiter : «*Est-ce qu'on peut faire des erreurs dans les rêves ?*»

Vivantmag

<https://vivantmag.over-blog.com/2023/02/je-pars-sans-moi.html>

Catherine Wolf – 2 février 2023

J'aime à voir les spectacles d'Isabelle Lafon, souvent inédits dans la thématique, toujours très exigeants dans la forme et pourtant à la portée de tous. « Je pars sans moi » est une superbe proposition autour de la folie.

La scénographie pose d'emblée le refus d'un voyeurisme spectaculaire. Le plateau est nu. A cour, une porte. Pour seul accessoire, un tabouret. La pénombre domine. Seule une lumière chaude et moirée éclaire les deux comédiennes sonorisées.

La première partie est une mise en abyme. Isabelle Lafon et Johanna Khortals Altes échangent autour du spectacle à venir sur la folie. Mais d'entrée de jeu, les mots dérivent et l'espace est décalé :

- « C'est comme si la folie était en train de faire quelque chose de nous ».

Le comédien en incarnant un autre n'est-il pas au seuil de l'expérience de la démence ? Qui plus est, la recherche documentaire pour un spectacle n'est pas sans rappeler la quête du personnage par le comédien. L'une aime s'inspirer des archives et de son grand-père chéri quand l'autre privilégie la photo au point « de glisser dans l'image ». C'est ainsi que nous plongeons dans la seconde partie du spectacle qui expose l'histoire de trois aliénées au XIX^e : Mademoiselle M, Babeth et Blanche. A travers elles, nous découvrons certes une certaine poésie de la folie mais surtout la souffrance qu'elle génère. La scène où Isabelle Lafon joue les hallucinations que vit Mademoiselle M est absolument poignante. Le spectateur n'a plus qu'une seule envie : tenter de soulager. C'est le rôle du psychiatre et c'est à certains d'entre eux, précurseurs dans une prise en charge ouverte au monde, que la pièce rend hommage. En guise de conclusion, Johanna Khortals Altes entonne une danse saccadée, épuisante, étrange et belle.

« Je pars sans moi » est un spectacle très émouvant sur une problématique difficile. L'écriture, le jeu des comédiennes et la sobriété du dispositif participent à la réussite du projet.

Le Canard enchaîné

Mathieu Perez – 1^{er} février 2023

En septembre, Anouk Grimberg adaptait les écrits de créateurs d'art brut dans le formidable « Et pourquoi moi je dois parler comme toi ? ». A son tour, et dans la même petite salle de La Colline, l'actrice et metteuse en scène Isabelle Lafon donne la parole à une poignée d'humains (des femmes, surtout) qui ont connu l'exil intérieur, celui qui vous emmène tout droit à l'asile. Elle a récolté un très riche matériau : textes de leur plume et essais de psychiatres et de psychanalystes. Mais pas de théâtre documentaire, ici.

C'est plutôt une traversée d'une incroyable délicatesse. Sur scène, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes sont à la fois actrices et protagonistes. Elles évoquent leurs souvenirs d'enfance ; l'instant d'après, nous voilà en 1882 à Sainte-Anne. Elles passent d'hier à aujourd'hui sans en avoir l'air, d'une couturière amoureuse d'un prêtre à un enfant de 8 ans. On est touché par leur force poétique, dérouté aussi, on sourit souvent, on rit parfois.

La Croix

Laurence Péant – 3 février 2023

Conversation aux confins de la folie

À l'extrême bord droit de la scène, côté cour, deux femmes conversent à bâtons rompus. Sur le plateau nu, une porte, fermée. «La portes est là, sans raison, comme une dent dans une mâchoire. Il faut t'aimer cette porte», dit l'une d'elles :Alors, on accepte nous aussi d'aimer cette porte, dont on ne sait sur quel ailleurs elle peut ouvrir, et surtout ces deux femmes, bouleversantes de sincérité, en compagnie desquelles on se laisse dériver vers les rivages inconnus de la folie. À la tête de la compagnie Les Merveilleuses, Isabelle Lafon arpente depuis des années les sentiers empruntés par des esprits libres, souvent féminins. Telles Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf et Monique Wittig, dont elle a mis en scène les notes et écrits dans le cycle des Insoumises en 2016, ou encore Marguerite Duras, invoquée dans Les Imprudents en 2022.

Avec sa façon toujours délicate d'approcher ces voix singulières, elle fait entendre dans sa nouvelle création celles de personnes laissées dans l'oubli du monde, vagabondant aux frontières de la normalité et qui savent si joliment dire, à travers les mots qu'elles ont laissés, leur désarroi de vivre, leurs nuits peuplées de fantômes, leur enfermement douloureux, leurs peurs d'elles-mêmes et des autres...

Pour incarner ces récits si poignants, elles sont deux. L'autrice elle-même et sa complice de longue date, la comédienne Johanna Korthals Altes. La brune et la rousse, une pieds nus, l'autre vêtue d'un pantalon retenu par des bretelles. Doit-on y voir la référence aux hommes de science ? Pour cette courte pièce d'une heure, Isabelle Lafon s'est en effet inspirée des écrits et des expériences innovantes Gaëtan Gatian de Clérambault, Fernand Deligny, Jean Oury, François Tosquelles, Roger Gentis.... Autant de psychiatres, psychanalystes, sociologues, pétris du respect de l'autre, qui ont ouvert grand les portes des centres d aliénés laissant errer les mots et les maux de ces êtres perdus et exclus:

Parmi la constellation de voix qui murmurent ou s'affolent, il y a cette femme qui pense être née en 1853 - «Les apparences sont trompeuses.», Mademoiselle M., en proie à des hallucinations qui la rendent si-fragile; Babette, une couturière qui vit une passion obsédante pour un prêtre...

Les digues se rompent, les identités s'émancipent, les pronoms personnels s'emmêlent - « elle/je ne se souvient plus de son avenir» - dans ces échanges hybrides, souvent drôles, qui nous désarçonnent autant qu'ils nous émeuvent...

Le titre de la pièce est puisé dans les écrits d'un jeune autiste de 8 ans, Yanis Benhissen, qui s'est confié au poète Patrick Laupin lors d'un atelier d'écriture. Son évocation si libre et poétique – 'Je pars sans moi » suivi de « Tu n'as qu'à m'attendre là-bas ». – fait souffler, sur la petite salle de la Colline, un doux vent de folie que l'on hume avec bonheur.

Radio

France-Culture

Tous en scène – Aurélie Charon – 28 janvier 2023

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/troubles-psycho-linguistiques-et-puissance-du-langage-sur-scene-8902926>

Par les temps qui courent – Marie Richeux – 6 février 2023

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/isabelle-lafon-metteuse-en-scene-8213798>

RFI

De vive(s) voix – Pascal Parandou - 25 janvier 2023

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20230125-spectacle-isabelle-lafon-se-laisse-bousculer-par-un-vent-de-folie>

TSF Jazz

Les Matins Jazz de TSF Jazz à partir de 10min30 : <https://www.tsfjazz.com/programmes/les-matins-jazz/2023-02-01/06-00>

ARTCENA -

Dossier complet sur Isabelle Lafon

<https://www.artcena.fr/actualites-de-la-creation/magazine/portraits/isabelle-lafon>

<https://www.artcena.fr/actualites-de-la-creation/magazine/portraits/isabelle-lafon/la-patience-et-le-doute>

<https://www.artcena.fr/actualites-de-la-creation/magazine/portraits/isabelle-lafon/sur-le-fil-du-theatre>

<https://www.artcena.fr/actualites-de-la-creation/magazine/portraits/isabelle-lafon/creer-en-acceptant-de-ne-pas-savoir>

